



LA CHRONIQUE DE
VIRGINIE TOURNAY

UN CACHE-SEXE QUI BRISE LES CONVENTIONS

Voiler des statues, comme l'a fait récemment l'Unesco à Paris, c'est nier leur caractère artistique et faire fi de l'histoire de l'art.



« **L**e talent n'est jamais obscène. Ni à plus forte raison immoral. » Cette parole de Raymond Poincaré, qui fut président de la République française, pourrait, à plus d'un siècle d'écart, répondre à la censure qu'a subie l'œuvre *In Memory of Me*, du plasticien Stéphane Simon. Lors des Journées du patrimoine 2019, ces sculptures inspirées de la statuaire grecque ont été exposées dans les locaux de l'Unesco, à Paris, mais avec les parties génitales cachées afin « de ne pas heurter certaines sensibilités ».

Ce rhabillage demandé par l'organisation internationale rappelle l'ajout de voiles sur les nus de Michel-Ange des fresques de la chapelle Sixtine, à la fin de la Renaissance. Au-delà de la pudibonderie institutionnelle qui prête à sourire, l'événement constitue une remise en cause du canon esthétique, collectivement enraciné, du nu hérité de la Grèce antique. Une remise en cause qui éprouve la confiance structurelle de nos sociétés humaines, celle qui relie les hommes entre eux.

Qu'est-ce qui cimente nos sociétés et empêche leur désintégration dans le chaos et la guerre? L'intérêt individuel n'est pas suffisant pour expliquer cette glu sociale, comme l'illustre le « paradoxe du vote » selon lequel un citoyen a statistiquement plus de chances de mourir d'un accident de voiture en se rendant aux urnes que de voir son propre vote emporter la décision

Le rapport collectif à l'histoire de l'art et à ce qui la fonde est effacé

dans le scrutin. Plusieurs théories expliquent ce comportement collectif: rationalité partagée sur des principes communs, acte de conformité sociale ou de communion civique. L'exercice de ce cérémoniel républicain renvoie à un sentiment global d'appartenance qui repose sur des normes partagées.

Or celles de la création artistique participent de cette intégration sociale. En effet, les conventions esthétiques sont des normes sociales, c'est-à-dire des règles de comportement collectivement adoptées, comme l'a souligné le philosophe norvégien Jon Elster. Loin d'être arbitraires, elles posent les critères d'évaluation de la qualité artistique et les sanctions à ceux qui les violent. Bien sûr, de nouvelles conventions peuvent advenir lorsqu'elles promeuvent la créativité de façon différente ou plus féconde que la forme antérieure ne pouvait le faire.

L'esthétique n'est donc pas une expérience particulière ou un vécu psychologique, mais elle renvoie, comme l'indiquait le philosophe et collectionneur d'art américain Nelson Goodman, à une théorie générale des symboles. L'art repose sur la cohérence symbolique de ces œuvres. Ainsi, le nu de l'idéal esthétique grec symbolise l'excellence physique et psychique de l'homme, sans lien intentionnel avec la dimension charnelle des passions humaines.

Voiler des sculptures dénudées constitue donc une négation des conventions sur lesquelles la création artistique occidentale est fondée depuis la civilisation grecque. C'est leur substituer un système symbolique qui associe l'anatomie de ces productions statuariques à des chairs susceptibles d'être érotisées et sexualisées.

Dès lors, le rapport collectif à l'histoire de l'art et à ce qui la fonde est effacé, puisque la nudité des statues est prohibée comme le serait celle de n'importe quel individu dans l'espace public. En d'autres termes, le statut d'œuvre leur est symboliquement retiré, et il n'est alors pas étonnant que des visiteurs de l'exposition aient vu dans ces statues couvertes une publicité pour des sous-vêtements...

L'incompréhension résulte de cette confusion symbolique. Si l'ajout d'une culotte sur une statue peut paraître bien trivial, concluons sur les mots de Léonard de Vinci: « D'une chose légère peut naître un grand désastre. » ■

VIRGINIE TOURNAY, biologiste de formation, est politologue et directrice de recherche du CNRS au Cevipof, à Sciences Po, à Paris.

DU VENT DANS LES SYNAPSES

DANIEL FIÉVET
15H / 17H LE SAMEDI

DES SCIENCES
DE LA CURIOSITÉ
DE L'AVENTURE



ABONNEZ-VOUS AU PODCAST  DE L'ÉMISSION

Denisova

notre cousin d'Asie sort de l'ombre

Il y a dix ans, des paléogénéticiens ont découvert une nouvelle espèce humaine fossile, l'homme de Denisova, uniquement grâce à de l'ADN ancien conservé dans une phalange retrouvée dans l'Altai. Mais pourquoi ce cousin n'avait-il pas laissé de fossiles plus imposants ? En fait, ils étaient sous nos yeux...

L'ESSENTIEL

> En 2010, l'analyse génétique d'un morceau de phalange retrouvé dans une grotte de l'Altai a montré qu'il existait une troisième espèce humaine en Eurasie au Paléolithique : l'homme de Denisova.

> De nouveaux indices génétiques et des fossiles – la plupart négligés jusqu'à présent – commencent à donner figure à ces Denisoviens.

> Il semble qu'une même espèce ancestrale paneurasienne a conduit à deux espèces sœurs anatomiquement proches : les Néandertaliens à l'ouest et les Denisoviens à l'est.

L'AUTEUR



JEAN-JACQUES HUBLIN
dirige le département
Évolution humaine
de l'institut Max-Planck
d'anthropologie
évolutive, à Leipzig.
Depuis 2014, il est professeur
invité au Collège de France.

Cette Denisovienne a les traits
qu'une équipe de généticiens
de l'université hébraïque de
Jérusalem a tenté de déduire
du génome des Denisoviens.

A Leipzig, la cafétéria de l'institut Max-Planck d'anthropologie évolutionnaire bruisse souvent des rumeurs annonçant la publication d'une découverte majeure. Il

faut dire qu'elles se succèdent à un rythme étourdissant depuis la fondation de cet institut. Pour autant, l'année 2010 reste marquée dans les mémoires par une agitation exceptionnelle autour du buffet des crudités. Car 2010 fut d'abord l'année du décryptage du génome d'*Homo neanderthalensis*; puis celle de la découverte d'un type complètement nouveau d'homme fossile par des moyens jusqu'à inédits: le séquençage de traces d'ADN dans un minuscule fragment d'os!

Depuis quelques années déjà, la grande aventure de la paléogénétique – c'est-à-dire de l'étude de l'ADN d'organismes du passé ancien – avait pris son essor à l'institut, conduite par mon collègue Svante Pääbo. Elle s'est d'abord concentrée sur une très petite portion du génome de l'homme de Néandertal avec l'analyse de l'ADN mitochondrial – l'ADN contenu dans les mitochondries, des organites localisées en dehors du noyau cellulaire. Puis, pour la première fois, autour de Richard Green, David Reich et Svante Pääbo, une équipe de l'institut a décrypté les chromosomes d'*Homo neanderthalensis* puis publié en mai 2010 la découverte dans un article retentissant de la revue *Science*.

Retentissant, car décrypter l'ADN nucléaire ancien est longtemps resté une gageure. Après

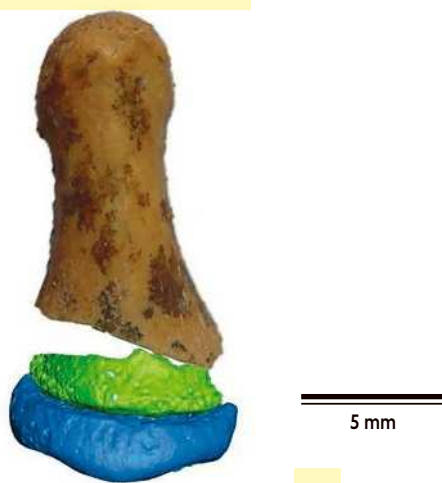
la mort d'un organisme, alors que la machinerie cellulaire s'est arrêtée, les rubans de l'ADN en effet se brisent en de multiples fragments, qui se mélangent très vite à des milliards d'autres provenant notamment des génomes d'une myriade d'organismes nécrophages (bactéries, champignons...) venus consommer le cadavre. Toutefois, après des années de recherches, les paléogénéticiens ont appris à trier puis à reconstituer la composition de cet ADN fossile (lire l'encadré Paléogénétique mode d'emploi page 32) à condition qu'il se soit conservé dans un milieu frais ou froid (en zone tropicale, il est vite dégradé et détruit au-delà de quelques millénaires).

Ainsi, en 2013, Ludovic Orlando, alors au Muséum d'histoire naturelle de Copenhague, a réussi avec l'équipe danoise à restituer le plus ancien ADN fossile connu, qui provient des restes gelés d'un cheval vieux de 700 000 ans découverts au nord-ouest du Canada. Par son climat, la Sibérie était également toute désignée pour la recherche de génomes anciens. En 2007, une équipe de l'institut, dont je faisais partie, a pu démontrer grâce à la paléogénétique la présence, il y a plus de 40 000 ans, de Néandertaliens dans une grotte de l'Altai sibérien (voir l'arbre phylogénétique page 32). Leur domaine géographique s'en était alors trouvé brutalement étendu de plus de 2 000 kilomètres vers l'est. C'est ainsi que nos collègues russes envoyèrent à Leipzig de nouveaux échantillons, et en particulier un morceau de phalange humaine, vieille de 52 000 à 76 000 ans et provenant d'un autre site de l'Altai en cours de fouille depuis de nombreuses années, celui de Denisova.

UN GROUPE FRÈRE DES NÉANDERTALIENS DANS L'ALTAÏ

La grotte de Denisova est froide: 5 à 10 degrés l'été, -10 à -15 l'hiver, et l'ADN s'y conserve magnifiquement. Lorsque les paléogénéticiens de l'institut firent parler ce minuscule morceau d'os, il livra une histoire extraordinaire. Son ADN mitochondrial n'était ni celui d'un *Homo sapiens*, ni celui d'un Néandertal, c'était apparemment celui d'un être, dont la lignée avait, estimait-on, divergé de notre buisson évolutif il y a 1 million d'années environ.

L'ADN mitochondrial, rappelons-le, ne donne qu'une information très partielle, et parfois même trompeuse. Sauf cas tout à fait exceptionnel, ce bout de génome logé dans les mitochondries (les «centrales énergétiques» des cellules) n'est transmis que par la mère à sa descendance et surtout, il ne se recombine pas lors de chaque reproduction (ne se «mélange» pas avec le génome paternel). C'est ainsi que des lignées mitochondriales peuvent se perdre complètement, ou encore être



RECONSTITUTION D'UNE PHALANGE

En 2010, les paléogénéticiens de l'Institut d'anthropologie évolutive de Leipzig ont découvert le génome dénisovien dans un petit morceau de cette phalange (partie bleue et verte). Récemment, une équipe de l'Institut Jacques-Monod de Paris et de l'université de Bordeaux a réuni ce spécimen fossile à un autre fragment osseux provenant de la grotte de Denisova et ainsi reconstitué la célèbre phalange.